ETHNOGRAPHIE**DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE**

AU TEMPS DE MAHOMET (suite)

(Voir les n^{os} 42, 43 et 54 de la *Revue*.)

XXI.

L'IFRIKIA.

La pointe de l'Afrique qui regarde la Sicile fut d'abord la demeure des indigènes Maxitans. Elle fut de bonne heure visitée par les Phéniciens et particulièrement par les Tyriens, qui y fondèrent de nombreux comptoirs et d'importantes colonies. Parmi les plus anciennes, nous citerons Utique, qui fut bâtie vers l'année 1550 avant Jésus-Christ. — 300 ans après, d'autres émigrants construisirent Carthage, qui, après une longue période d'obscurité, imposa sa suzeraineté à toutes les colonies tyriennes d'Occident. Au moment des guerres puniques, voici quelle était la situation de la Phénicie africaine :

1^o En tête de la ligne, se trouvait Carthage, suzeraine de fait sinon de droit de toute la confédération.

2^o Après elle, Utique, qui avait conservé une grande puissance et qui forçait sa rivale à la ménager.

3^o Les villes secondaires, dont les habitants étaient nommés tyriens par les Carthaginois dans un traité passé jadis avec Rome, 352 ans avant J.-C. — Les Grecs nommaient ces peuples Libo-Phéniciens quand ils habitaient à l'Est de la Tusca, et appelaient Métagonites ceux qui habitaient les villes de la Numidie ou les ports de la Mauritanie et de l'Océan (1). Ce nom de Métagonites a souvent trompé les géographes anciens : si quelques auteurs ont su deviner qu'il ne s'agit que de marins phéniciens établis dans les havres des côtes, les autres ont pensé

(1) Polybe 3. 33.

que les Métagonites étaient des peuplades indigènes qu'ils ont placées, en conséquence, dans l'intérieur du pays. Pline entre autres nous dit que, selon les Grecs, la Numidie se nommait Métagonitide; Méla et Timosthènes plaçaient près de Chullu un cap Metagonum; Eratosthènes avait écrit que la côte mauritanienne était habitée par des Métagonites et que le pays s'appelait Metagonium. Artémidore avait contesté ce fait, mais sans indiquer ni probablement reconnaître la cause de l'erreur de son prédécesseur. Non loin de là, vers le Moloath, Ptolémée, à la suite de Strabon, marquait un cap Metagonium, et, ne s'en tenant pas là, donnait à la région qui entourait Tingi le nom de canton Métagonitique et à ses habitants le nom de Métagonites (1).

Le nom de Libo-Phéniciens, au contraire, n'apparaît qu'à l'Est. Strabon nous apprend qu'ils demeuraient le long des côtes, depuis les Massésyliens jusqu'au delà de la petite Syrte et que certains d'entre eux vivaient même à l'intérieur. Diodore écrit qu'ils étaient en possession des villes maritimes et attachés aux Carthaginois par les liens du sang; Ptolémée les place à l'Ouest et au Sud de la Carthaginoise; Polybe, qui fait une distinction entre les Libo-Phéniciens et les Métagonites, ne nous indique pas leur demeure; mais le passage où il parle des Libo-Phéniciens fait conjecturer que cette population était fortement mélangée d'éléments indigènes. Strabon, qui étend les Libo-Phéniciens dans l'intérieur, paraît être du même avis (2). Quoi qu'il en soit, Carthage dont la domination était dure et soupçonneuse, surveillait de fort près les villes Libo-Phéniciennes et Métagonitiques et s'en faisait donner des otages.

(1) Pline 5. 3. — Méla 1. 7. — Strabon citant Timosthènes (l. 17, ch. 2 § 6.) — On voit que Timosthènes, en plaçant le cap Metagonium en face de Marseille, parlait de celui mentionné par Méla, près de Chullu, et que Strabon fait ici confusion. — Strabon citant Eratosthènes et Artémidore (l. 3. ch. 3. § 4.) — Strabon, (l. 17. ch. 2. § 10.) — Ptolémée (4. 1).

(2) Polybe 3. 33. et passim — Diodore 20. 55. — Pline 5. 4. — Ptolémée 4. 3. — Le texte de Ptolémée varie ici selon les manuscrits. — Suivant les uns, les Libo-Phéniciens auraient habité la côte entre les Midènes et Carthage. — Suivant d'autres, ils auraient demeuré au-dessous des Midènes et de Carthage.

Dans l'intérieur, Carthage ne paraît pas avoir étendu bien loin de sa banlieue sa population particulière; pourtant les villages, les hameaux et les maisons de campagne de ses riches citoyens étaient en grand nombre le long de la côte, comme le remarquaient les soldats d'Agathocle (1); et, au commencement de la troisième guerre punique, Carthage possédait encore 300 villes en Libye (2). Au delà, quelques garnisons cantonnées dans des forts contenaient les indigènes; encore les contenaient-elles bien peu, puisqu'au fort des guerres puniques, Massinissa, chassé de son royaume par un concurrent et réduit à quelques partisans, put sans difficulté, s'établir dans les montagnes du promontoire de Mercure, et organiser de là des razias contre les Carthaginois. Encore ceux-ci n'entreprirent-ils pas même de l'en chasser eux-mêmes et appelèrent-ils Syphax pour le réduire (3).

Les habitants indigènes du pays, tout en portant aux Carthaginois une haine violente, n'étaient pas d'un caractère remuant: dès les premiers temps historiques, Hérodote nous apprend qu'ils étaient agriculteurs et laboureurs. — Ils se nommaient *Zèkes* ou *Zaouèques*, nom commun d'ailleurs à tous les Libyens, ainsi que nous le verrons plus loin, et qui a été rendu de diverses manières par les Grecs, les Latins et les Arabes. Les premiers le rendaient par les mots *Zaouèques*, *Zygantes* ou *Maziques*, les seconds par *Maziques*, et aussi par *Arzuges*; les troisièmes par *Zouagha*. Les *Zaouèques* les plus voisins de Carthage reconnaissaient la suzeraineté des Phéniciens et leur fournissaient des blés pour nourrir leurs matelots et leurs troupes. Les Carthaginois les retenaient dans leur alliance en mariant aux rois indigènes les filles de leurs sénateurs.

Néanmoins, les *Zèkes* gardaient, malgré leur dangereux voisinage, une complète autonomie et leur nom national. — Celui-ci leur demeura même après la chute de Carthage, ce qui fit que

(1) Diodore 20, 8.

(2) Strabon L. 17, ch. 2, § 12.

(3) Tite Live. 29, 31. — «Deplorabant ea apud Syphacem Carthaginenses, infensumque et ipsum ad reliquias belli persequendas instigabant...»

les Romains, quand ils réduisirent en province les possessions de leur rivale, donnèrent à celles-ci le nom de Zeugitane (pays des Zaougues) (1).

Ces Zèkes étaient mêlés à une fraction d'une autre tribu nommée Maxyes (2), dont les principaux établissements étaient placés plus au Sud, près de la Syrte; ou plutôt ce nom de Maxyes n'était que le nom particulier d'une fraction de la grande race des Zèkes. — Lorsque Carthage fut bâtie, elle le fut sur un territoire acheté à cette peuplade que Justin appelle Maxitans (3). Le nom de Gyzantes que l'on trouve dans certains manuscrits d'Hérodote, en place de celui de Zygantes, a des rapports marquants avec le nom de Maxyes (4).

Les montagnes qui s'étendent au Sud et à l'Est de Tunis étaient, du temps d'Agathocle, habitées par une peuplade appelée Zuphone. Selon Mannert, le docteur Shaw a remarqué que cette tribu avait laissé son nom, sous la forme Zoonan, à un village de la montagne (5).

Quant aux Zèkes du Sud, les Carthaginois les nommaient

(1) Ethicus (Cosmographia) — Isidore 14. 5. — Pline 5. 4.

(2) Hérodote, (4, 191. «..... A l'Occident du fleuve Triton après les Auses, la Libye appartient à des laboureurs qui habitent des maisons : on les nomme Maxyes..... (4. 193). Après les Maxyes viennent les Zaouèques..... (4. 194). .. Viennent ensuite les Zygantes (certains manuscrits portent Gyzantes)....

(3) Justin, 18. 6.

(4) Le nom des Maxyes et celui des Maxitans peuvent se décomposer en Ma-Gesi. « Gesi paraît être la racine du mot Gyzantes; » pour le mot *ma* qu'on retrouve dans tant de formations analogues avec le sens de tribu, on peut avancer (maintenant qu'il est reconnu que l'ancienne langue des Indigènes africains est d'origine Sémitique), que ce mot *ma*, *am*, *m*, est le même que le mot *am* (en caractères Arabes أ م), lequel signifiait *tribu*, en Chaldaïque. Au lieu de Ma-Gesi, il faut peut-être lire *Mak-Gesi*, formation dont nous parlerons tout-à-l'heure.

A propos des Zygantes et des Gyzantes, remarquons que ces deux noms peuvent avoir existé tous les deux, l'un comme forme du mot Zaouèques, l'autre comme forme du mot Maxyes. On les trouve en effet tous deux dans le dictionnaire d'Etienne de Byzance; et, ce qui est plus sûr, Eudoxe, cité par Aristote, parle des Gyzantes comme d'un peuple d'agriculteurs. (Etienne de Byzance, aux mots Gyzantes et Zygantes. — Aristote : Livre des Merveilles, ch. 38. — Mannert, *Géographie des États barbaresques*. trad. de M. Marcus, p. 266).

(5) Diodore, 20. 38 — Mannert, p. 449. — V. ci-après, p. 456.

Byzakii (1). Ce nom a la même radicale que celui des Zaouèkes du Nord. La région qu'ils habitaient portait le nom de Byzakium (2), de même que les cantons septentrionaux portaient le nom de Zeugitane.

La conquête de Scipion amena la mort de ces peuples. Moins préoccupée que les Phéniciens du commerce et de la navigation, Rome tendait toujours à occuper fortement les pays soumis, et envoya en Afrique un grand nombre de colons latins et italiens, qui formèrent dans la province une puissante population d'agriculteurs. Les grandes familles sénatoriales se firent concéder ou envahirent par des voies détournées la plus grande partie de ces campagnes et les couvrirent aussitôt de leurs esclaves. Ce qui resta des premiers indigènes, ou bien quitta le pays, ou bien se confondit parmi les nouveaux colons pour former avec eux une population tout-à-fait latine, bientôt, par ses mœurs, ses idées, ses institutions. Ce fut cette population mélangée qui parut dès lors dans l'histoire sous le nom d'Africains (Afri) (3). Cependant, quelques centres plus spécialement formés d'Indigènes, tout en adoptant les mœurs des vainqueurs, conservèrent pourtant leur nom national, ce qui eut lieu, surtout dans la montagne, où l'on voit paraître à plusieurs reprises ces Indigènes latinisés, sous le nom de Ziguenses (4). Quant à la montagne elle-même, elle

(1) Strabon. L. 2. Ch. v. § 33.

(2) Au lieu de Byzakium qu'on trouve dans Pline, Polybe écrivait Byzakis et Bizakites, au rapport d'Étienne le byzantin. Quant à Ptolémée il écrit Bazakitis. Procope (de *Ædificiis* 6. 6), Victor de Vita (1. 4.) le code Justinien (1. 27. lex. 2.) disent : Byzakène. Plus tard, il est vrai, et sous le Bas-Empire, on écrivit Byzantium (Ammien Marcellin, Notice de l'Empire d'Occident, code Justinien (1. 27 lex. 1.); mais comme le fait remarquer M. Marcus, cette dénomination Byzantium et celle de Byzantes naquirent seulement au IV^e siècle, à l'époque où le transfert du siège de l'Empire à *Byzance*, donna à cette ville une immense notoriété. (Voir Mannert, pages 208 et 269 et les notes de M. Marcus, p. 661 du même ouvrage.

(3) Spartien : *Vie de Septime Sévère*. — Capitolin : *Vie des trois Gordiens*. — Dès cette époque, le nom d'Afer est réservé au Romain d'Afrique. — L'Indigène se nomme Maure. — Voir aussi Procope : *Histoire secrète*, 18 et *passim*, Théophane (*Chronographie*, année du monde 6138-6139).

(4) Actes du jugement de Félix d'Aptungue : «... Ingentius decurio Ziguensium... » — Lettres de l'Empereur Constantin au Concile de Carthage (rapportées par Saint Augustin, 1. 68, et livre 3 contre Cresconius ch. 70) : «... Ingentius decurio Ziguensium civitatis... » La Notice épiscopale de la proconsulaire de 484 porte Vincentius Ziggensis.

gardait encore, au temps des Vandales, le nom de Mons Ziguensium, qu'elle a légué aux siècles modernes sous la forme de Djebel Zaghouan (1).

La nationalité tyrienne céda moins facilement à l'influence romaine. Pendant que les Indigènes de la Zeugitane et de la Byzacène se mêlaient aux colons italiens, les nombreux marchands des villes phéniciennes continuaient sous la domination étrangère leurs voyages maritimes; car les Romains, qui méprisaient la marine, leur en laissaient de fait le monopole. — Cantonnés dans leurs ports, ces héritiers de Carthage y gardaient scrupuleusement leur nationalité, leur langue (2), leurs mœurs et surtout leur religion. Ils obéissaient même pour la plupart à un pouvoir occulte, qui avait pour siège le temple de Junon Céleste, relevé à Carthage. De ce sanctuaire, où sous un nom latin se cachait la déesse tyrienne Astarté, partaient sans cesse des excitations à la haine du nom romain. Sous les derniers Antonins, les prophétesses, qui prenaient leur mot d'ordre dans ce temple, suscitèrent en Afrique de furieuses séditions qui remplirent tout le proconsulat de Pertinax; du temps de Dioclétien, ces messagères de désordre parcouraient encore le pays (3). Quand tous les sujets de l'Empire en furent déclarés citoyens, le mot Libophéniciens disparut des pièces officielles (4), mais cette population affecta de conserver avec ténacité son caractère particulier et continua jusqu'au temps des Vandales, à parler l'ancienne langue punique apportée jadis par des ancêtres des rivages de Tyr, d'Arad et de Sidon (5).

Le nom de Zeugitane fut remplacé dès Auguste par le nom d'Afrique proconsulaire. Soumise à l'autorité du Sénat, entourée de cantons soumis, cette province devint bientôt une des plus

(1) Victor de Vita (2. 16, et 5. 13.) «. Mons Ziguensium.. » — Marcus : *Notes sur Mannert*, p. 61.

(2) La sœur de Septime Sévère, bien qu'elle appartint à une ancienne famille de Chevaliers Romains établie à Leptis, savait à peine parler latin (Spartien : *Vie de Septime Sévère*).

(3) Capitolin : *Vie de Pertinax*.

(4) Pline et Ptolémée sont les derniers à nommer les Libophéniciens.

(5) *Univers pittoresque* : Carthage par M. Dureau de la Malle, p. 153. — Fleury : *Histoire ecclésiastique*, livre 49.

riches régions du monde, et c'est à elle surtout qu'il faut attribuer le titre de Grenier de Rome qu'on a de nos jours affecté à l'Algérie. Les guerres et les razias des tribus indigènes du désert n'effleuraient pas même les frontières; à peine était-elle agitée par les contre-coups des combats que se livraient en Europe les prétendants à l'Empire. Malheureusement, les exigences du fisc impérial troublaient de plus en plus cette félicité (1), et il vint un temps où l'esprit public chercha dans la séparation de l'Afrique et de l'Italie un remède à une position devenue intolérable: il se forma dans ce sens un parti puissant, dont Firmus et Gildon furent d'abord les représentants armés, dont les donatistes devinrent l'expression religieuse et qui favorisa grandement le succès des Vandales.

L'invasion de ce dernier peuple ruina bien des fortunes, surtout dans la Proconsulaire, où toutes les propriétés territoriales furent confisquées au profit du vainqueur, et cependant elle n'amena pas de grands changements dans le fond de la population. Après les premiers désordres de la conquête, les soldats de Genséric prirent pour intendants et pour fermiers les anciens maîtres du sol, et leur accordèrent des conditions avantageuses. Il arriva même que les redevances dues au nouveau propriétaire se trouvaient à peine supérieures aux lourds impôts du fisc impérial et que la province soulagée de la nécessité de nourrir l'Italie, poussa au départ des Romains un soupir d'allégresse.

Malheureusement, les Vandales, pour empêcher les révoltes, avaient démantelé toutes les places du pays, même celles des frontières; ils comptaient sur leur courage pour en défendre l'accès aux Nomades; mais ils s'amollirent à leur tour et livrèrent à ce nouvel ennemi l'entrée du pays. A peine Genséric était-il mort que déjà les indigènes pillaient le Nord de la Byzacène et venaient menacer la ville d'Adrumète. Un peu

(1) Le seul mouvement politique important qui se soit produit en Afrique, sous les empereurs, fut la proclamation des deux Gordiens; elle fut causée par les exactions d'un intendant du fisc qui fut massacré par ses administrés. Ceux-ci, pour échapper à la punition, proclamèrent les deux Gordiens.

plus tard, une défaite des Vandales livra aux Maures révoltés la province toute entière.

Survint alors la conquête Byzantine qui fut suivie de troubles militaires. Ces désordres donnèrent beau jeu aux Nomades, qui se mirent à piller le pays et qui, encouragés par le succès, osèrent même livrer aux généraux de Justinien des batailles rangées. Tant que les troubles intérieurs durèrent, ils furent vainqueurs; mais dès que ces troubles cessèrent, l'organisation et la discipline des troupes impériales l'emportèrent sur le nombre des barbares. Ils furent alors rejetés dans le désert, et Justinien pour les y contenir fit aussitôt relever les citadelles de la Byzacène, contre lesquelles ils se heurtèrent longtemps en efforts impuissants. (1)

Mais à la mort de Justinien, ce ne fut plus seulement la population nomade du désert qui attaqua la Proconsulaire, ce furent les indigènes du Tell de Numidie. Conduits par leur roi Gasmul, les Maures tuèrent plusieurs exarques byzantins dans des combats sanglants et forcèrent les généraux à rappeler toutes leurs forces pour défendre le centre de la province. En 593, malgré la mort de leur roi, ils osèrent assiéger Carthage.

Tant de revers présageaient une faible résistance à l'invasion prochaine des Arabes.

Lors de cet événement, qui eut lieu soixante ans environ après, les Musulmans trouvèrent dans le Byzakium et dans la Proconsulaire une population exclusivement chrétienne, mais composée de deux éléments bien distincts : l'un comprenait les employés et soldats byzantins auxquels était réservé le nom de Romains; les Arabes qui les avaient déjà rencontrés et vaincus en Syrie et en Egypte savaient fort bien les distinguer du fond de la population et leur donnaient le nom de *Roum*.

L'autre élément était ce mélange dont nous avons parlé de colons Latins et Italiens, de Phéniciens et d'indigènes latinisés qu'on désignait sous le nom d'Africains (*afri*). Ruinée de nouveau

(1) Procope (de *Ædificiis*). — Ces citadelles de la frontière étaient Mamma, Telepte, Kouloulis, Ammedera, et sur la côte : Adrumète et Caput Vada.

par le fisc impérial, cette population détestait les Grecs et venait de les chasser de l'intérieur du pays quand vinrent les premiers Arabes. Ceux-ci vainquirent et tuèrent le prince latin qu'elle s'était donné, ce qui la fit retomber sous le joug Byzantin. Mais vingt ans après, les Musulmans s'établirent définitivement à Caïrouan et finirent par détruire Carthage, après l'avoir prise d'assaut. Les Roum ou Byzantins évacuèrent alors le pays; mais les Latins se soumirent à la conquête et embrassèrent la religion de Mahomet. Ce renseignement nous est donné par les auteurs musulmans; ou plutôt la critique moderne a su le reconnaître à travers le tissu des erreurs que les Arabes rapportent sur l'invasion Arabe (1) et parmi lesquelles nous citerons l'opinion qu'ils se formaient des Latins d'Afrique (Afaric). Ceux-ci, disaient ils, étaient des indigènes vaincus jadis et subjugués par les Byzantins (2).

On aurait pu croire que l'invasion arabe aurait les mêmes suites que l'invasion vandale, et qu'après les premiers désordres d'une occupation violente, les populations conquises reprendraient leurs travaux et rendraient au sol son antique fertilité; les compagnons de Mahomet ne commirent pas plus de ravages qu'autrefois les soldats de Genséric. Comme ceux-ci, les Arabes, qui étaient en petit nombre, se cantonnèrent dans les villes pour

(1) « A l'invasion des Berbères », dit Ben Abdelhakem (a), qui ne manque jamais de rapporter les événements de l'invasion Arabe à une prétendue migration berbère antéhistorique, « à l'invasion des Berbères, les Roum » qui se trouvaient dans le pays l'évacuèrent, mais les Afaric y restèrent. Ceux-ci étaient devenus serviteurs des Roum par suite d'un traité de paix: telle était leur manière d'agir avec quiconque subjuguait leur pays. »

(2) Il faut remarquer que le nom Afaric (Africains) est le seul qui ait été donné aux habitants de la Proconsulaire par les anciens historiens de l'Islam. Celui de franc ne leur fut donné que bien plus tard, et seulement quand les croisades eurent fait connaître aux musulmans la masse des nations latines qu'ils appelaient toutes du nom de *Francs*. Il est même possible que les historiens récents (lisant dans les anciennes annales le mot Afaric (أفريق), qui ne diffère en arabe du mot franc (أفرنق) que par les points diacritiques d'une seule lettre), aient cru à une erreur orthographique, qu'ils se sont alors empressés de corriger.

(a) Ben Abdelhakem, traduction de M. de Slane: *appendice* au 1^{er} volume d'Eben Khaldoun, page 301. Voir aussi: *Revue archéologique* 1858, T. 2, page 459, *Mémoire sur les populations de l'Afrique Septentrionale*, par M. Reinaud de l'Institut.

en former les milices et les garnisons ; comme eux, après s'être partagé les terres conquises, les nouveaux vainqueurs y laissèrent pour fermiers et laboureurs les anciens propriétaires du sol.

Mais les Vandales, si féroces qu'ils fussent, avaient quelque idée d'une organisation basée sur le droit, et conservaient pour les formes du gouvernement impérial une sorte de respect : ils avaient donc laissé aux vaincus leurs lois paternelles et avaient même adopté pour eux-mêmes, outre le Christianisme, certaines coutumes dérivant de la civilisation romaine. — Les Arabes, au contraire, animés d'un zèle persécuteur, et d'autant plus fanatiques qu'ils trouvaient, dans le Coran, une sanction religieuse à leur amour naturel du vol, du pillage et du meurtre, les Arabes déclarèrent une guerre à mort non-seulement aux vérités chrétiennes, mais encore à tout principe de civilisation. Ils se renouvelaient d'ailleurs sans cesse et recommençaient ainsi à tout instant tous les désordres de l'invasion. Chaque année le pays était ruiné à nouveau par de nouveaux pillards, en sorte que le laboureur, désespérant de jamais récolter sa moisson, abandonna sa charrue, embrassa l'Islamisme et se fit brigand à son tour.

Ce fut alors que les tribus nomades qui avoisinaient au Sud les campagnes de l'Ifrikia commencèrent à s'y introduire peu à peu et à promener leurs troupeaux dans les jardins abandonnés et dans les champs en friche. Ce ne fut pas une invasion, mais une migration presque insensible dont on ne saurait suivre le progrès. Une tribu Ifrénide (Zenète) nommée Merendjisa, vint la première et occupa les campagnes entre Tunis et Caïrouan ; mais ses révoltes soulevèrent la colère des princes Kétamiens et Sanhadjiens d'El-Mehdia, qui s'attachèrent à la réduire en nombre et en puissance, après quoi les Almohades l'ayant forcée à payer l'impôt, la donnèrent à rançonner aux Arabes Soleïmides (1).

A la suite des Merendjisa parurent les Hhouara, nomades très-mélangés de Zenètes, qui se glissèrent en quelque sorte du pays de Tripoli dans l'ancien Byzakium. Dès l'époque des premiers princes Kétamiens, ils avaient déjà leur siège principal à Mer-

(1) Ben Khaldoun, t. 3, p. 225 et 226.

madjenna, à trois marches de Caïrouan, et de là, malgré les défaites que leur infligèrent souvent les princes du pays, ils s'étendirent assez pour former au 14^e siècle de notre ère la majeure partie des nomades Tunisiens : « Les campagnes de l'Ifri-
kia, dit Eben Khaldoun, servent d'habitations à de nom-
breuses populations errantes, dont la majeure partie appar-
tient à la tribu de Hououara » (1).

(A suivre)

H. TAUXIER.

Note de la Rédaction. — Au 2^e paragraphe de la page 149, M. Tauxier attribue, d'après Mannert, au Dr Shaw l'opinion que la tribu des Zuphone avait laissé son nom, sous la forme *Zououan*, à un village de la montagne des environs de Tunis.

Cette opinion n'appartient ni à Shaw ni à Mannert, mais bien à M. Marcus, traducteur de ce dernier écrivain ; car elle se trouve dans un paragraphe isolé entre parenthèses, ce qui est le système employé par M. Marcus pour distinguer du texte de son auteur ce qu'il a cru devoir y ajouter.

D'ailleurs, Shaw écrit *Zowwan*, ou *Zagwan*, et jamais *Zoouan*, le nom du village dont-il s'agit, et dont la véritable transcription est *Zaghouan* (prononcez *Zar'ouan*, en grasseyant le *r* très-fortement).

A propos de rectification, faisons remarquer que M. Tauxier, aux pages 150 et 153, semble accorder trop d'importance à la *romanisation* des Indigènes ; il suffit de voir dans quel état social étaient ceux-ci lors de la conquête musulmane, pour acquérir la conviction que si la civilisation italique avait pu faire beaucoup de conversions individuelles parmi eux, elle n'avait pas entamé les masses largement.

Les Berbers que Sidi Okba combat en Afrique, notamment dans l'Ouest, ne sont pas plus civilisés que les Arabes ; et c'est précisément ce qui facilita les succès de ces derniers.

(1) Eben Khaldoun, t. 4, p. 279.